

Un parfum de fraise Tagada

Tous les étés, ma jeune sœur Maelys et moi, venons passer les grandes vacances à Soual, chez Babou, notre grand-mère. Nous l'appelons Babou, c'est le diminutif de Babouchka parce que ses grands-parents ont émigré de Pologne au début du siècle dernier pour venir travailler dans les mines à Carmaux. Soual, c'est la campagne. Ça me change de Paris, mais j'aime bien. À côté de chez Babou, il y a des prés, avec des vaches. Et puis il y a le Dicoso. C'est l'espace de loisir des étangs, mais Babou l'appelle le Dicoso. Ma grand-mère nous y amène souvent. Généralement ; nous nous y rendons à pied par la voie verte, nous y sommes en moins d'une heure. Nous prenons le goûter dans un sac à dos que je porte fièrement. Enfin, en début de ballade, car après je le trouve trop lourd et c'est Babou qui finit par le porter.

Arrivés au Dicoso, avant de partir jouer, nous nous installons à une table, lorsqu'il y en a une de libre. Sinon nous nous posons sur un banc, puis nous partons main dans la main ma sœur et moi sous le regard attentif et bienveillant de notre grand-mère.

Je joue souvent avec Maelys, mais elle est plus jeune et je m'ennuie rapidement car elle est encore très bébé. Au Dicoso il y a de quoi s'amuser. La toile d'araignée, les balançoires, le château du toboggan, il y a même une tyrolienne. Et puis, lorsqu'il fait bien chaud il y a les jeux d'eau. A Paris je vais parfois au jardin public, mais nous n'avons pas autant de jeux. Et il n'y a pas de tyrolienne. Arrivées au château du toboggan je laisse ma sœur aller seule. En fait, j'avoue que je m'en débarrasse assez vite, j'ai envie de jouer avec des enfants de mon âge.

Cet été là j'y ai rencontré Louna. Elle entre en CM1 comme moi, mais elle est un peu plus âgée. Elle est aussi brune que je suis blonde.

Ce jour-là, nous étions partis en début d'après-midi, juste après la sieste de Maelys. C'était une belle journée ensoleillée, les rayons du soleil jouaient avec les branches des arbres sur la voie verte. Je m'amusais à enjamber les ombres portées sur le chemin. Je me sentais d'humeur joyeuse. Un pressentiment peut-être ?

Arrivées à l'aire de jeux, toutes les tables étaient déjà occupées. Par chance, Babou avait trouvé un banc de libre face aux jeux et s'y était installée. Elle avait posé le sac du goûter à côté d'elle et nous avait laissé partir jouer. Après avoir lâché la main de ma petite sœur à hauteur du tobogan, j'étais partie en courant vers la toile d'araignée. Une fille qui semblait avoir mon âge s'y trouvait déjà. Elle paraissait hésiter à monter tout en haut. Moi, j'avais déjà escaladé cet enchevêtrement de cordes par le passé et j'y étais très à l'aise. Il faut dire que les premières fois j'ai fait quelques frayeurs à Babou. « Un vrai garçon manqué » disait-elle. Était-ce pour impressionner cette fille, ou simplement attirer son attention sur moi ? Je suis passée devant elle sans m'arrêter de grimper et suis arrivée jusqu'au sommet où je me suis posée tranquillement, les jambes dans le vide. Je la regardais fièrement. Elle leva la tête, me sourit et vint me rejoindre. Elle arborait un T-shirt vert pomme qui mettait en valeur sa chevelure brune qui lui tombait sur les épaules. Je portais, ce jour-là, également un haut vert. Ce détail nous avait amusé et certainement rapproché. Elle me raconta qu'elle s'appelait Louna, qu'elle venait de fêter son neuvième anniversaire en début d'été. Pour ma part, il me faudra attendre septembre pour atteindre neuf ans. Nous avons passé l'après-midi ensemble, passant de jeux en jeux jusqu'à l'heure du goûter, Louna était retournée voir son papy assis à une table en bois du côté de l'étang.

J'avais récupéré ma sœur avant de rejoindre Babou qui lisait assise sur le banc. Pour goûter nous avons ce jour-là une pomme et un morceau de pain garni d'une barre de chocolat. Tout comme maman, Babou n'achetait jamais de goûters industriels « ce n'est pas bon pour votre santé » nous répétait-elle à longueur de journée. Maman mettait également un point d'honneur à ce que l'on se nourrisse sainement : ni trop salé, ni trop sucré ni trop gras. À tel point que le régime alimentaire semblait porté au rang de religion. À la maison c'était zéro bonbon, aussi n'avions-nous pas droit, ma sœur et moi, aux sucreries que connaissaient les autres enfants.

Sitôt le goûter avalé, nous sommes allées aux balançoires. J'aidai ma petite sœur à grimper et la laissai en plan pour prendre l'escarpolette voisine avant qu'un autre enfant ne vienne s'y installer. Evidemment Maelys, ne sachant pas se balancer

seule, se mit à pleurer en m'appelant pour que je la pousse. J'ignorai superbement sa colère et me mis à prendre de l'élan de façon à aller le plus haut possible.

Du coin de l'œil je vis arriver ma nouvelle amie qui me fit signe d'immobiliser la balançoire. Sitôt pieds à terre, elle me prit par la main et m'entraîna vers le château. Nous fîmes quelques tours de toboggan, escaladant le petit mur puis le pont de singe. Louna m'invita alors à la rejoindre dans la cabane. Assises sur le banc, nous reprenions notre souffle, face à face. Elle avait des miettes de chocolatine sur son T-shirt. Je les lui chassais d'un revers de la main. Elle sortit alors de sa poche un sachet rempli de bonbons rosés enrobés de sucre.

— C'est quoi ? Demandais-je.

— Ce sont des fraises Tagada, répondit-elle d'un ton cachotier, tu veux y goûter ?

Le premier moment de sidération passé, j'ai levé les yeux vers elle. Croisant son regard empli de gourmandise, j'ai tendu la main, comme hypnotisée vers le fruit défendu. J'avais conscience de transgresser la sacro-sainte règle familiale. Lorsque j'ai porté ma première fraise à la bouche, ce parfum enivrant avait le goût de la faute mais je l'ai savourée jusqu'au dernier grain de sucre égaré sur mes lèvres.

Nous sommes restées un long moment à nous regarder. Je restais avec le plaisir en bouche et la boule du péché au ventre. Me souriant, Louna m'a pris la main et nous sommes reparties escalader la toile d'araignée. Cette activité m'a permis de vider un peu l'émotion qui m'avait envahie. Je sentais naître en moi une amitié particulière faite d'affection et de culpabilité envers cette petite fille qui m'avait fait découvrir un monde qui m'était jusqu'alors défendu.

En fin d'après-midi, Babou m'appela, il était temps de rentrer. Maelys était déjà sur le banc à attendre. La journée l'avait fatiguée. Pour ma part je serais bien restée. J'espérais renouveler l'expérience « fraise Tagada ». Je me tournais vers Louna et nous nous donnâmes rendez-vous pour le lendemain.

— Tu es sûre que tu seras là demain ?

— Certaine ! Viens voir mon papi si tu veux lui demander.

— Babou, m'écriais-je, j'arrive de suite !

J'accompagnais ma nouvelle amie vers son grand-père qui me confirma qu'ils seraient bien là le lendemain après-midi. Je courus vers Babou et nous rentrâmes à la maison.

Sur le chemin du retour, je conservais encore le parfum de la fraise Tagada en bouche. Du coin de l'œil, je regardais Babou, j'étais certaine qu'elle avait deviné mon incartade. La culpabilité me portait sur l'estomac. Je cachais difficilement mon émotion. A mon grand soulagement elle ne fit aucune remarque. Le soir, lors du repas, je demandais innocemment si nous pouvions retourner au Dicosà le lendemain.

— Tu n'aurais pas un rendez-vous avec une petite fille brune ? Me demanda Babou.

Il n'en fallait pas plus pour que je rougisse jusqu'aux oreilles. Les émotions de l'après-midi mêlées à la culpabilité eurent raison de moi, surprise par la question je m'effondrais en larmes.

— Mais qu'est-ce qu'il t'arrive poussinette ? Soupira ma grand-mère.

Je redoublais de sanglots. Je ne supporte pas ce surnom dont elle m'affuble chaque fois qu'elle veut me consoler. Entre deux soupirs, je réitérais ma demande.

— Mais bien sûr que l'on y retournera demain. M'affirma-t-elle.

Je séchais mes larmes et la soirée se termina plus sereinement.

Le lendemain, après le déjeuner, je préparais, avec une grande fébrilité, le sac du goûter pendant que Maelys finissait sa sieste. C'est en descendant les escaliers que ma petite sœur a glissé. En la voyant dévaler les marches, mon cœur bondit dans ma poitrine. Babou s'est précipitée pour la réceptionner. Mes pires craintes se matérialisaient. Le poignet droit de ma sœur avait pris subitement la taille et la couleur d'un brugnoon bien mûr. Un vide immense m'envahit. Nous avons passé le reste de la journée aux urgences. Je n'ai pas retrouvé Louna du reste des vacances.

Les étés suivants, je suis souvent retournée au Dicosà. Je ne l'ai jamais revue.

Ce qui me reste de cette amitié perdue, c'est le souvenir du goût d'une fraise Tagada.